

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 9 (1864)
Heft: 17

Artikel: Le général Jomini et le général Toll
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, lieutenant-colonel fédéral.

N° 17.

Lausanne, 27 Août 1864.

IX^e Année

SOMMAIRE. — Le général Jomini et le général Toll. — Société militaire fédérale — Guerre d'Amérique. — Campagne de Crimée (*suite*). — Nouvelles et chronique.

SUPPLÉMENT. — Guerre du Danemark en 1864. (1^{er} feuille.)

A V I S.

Aujourd'hui nous commençons la publication, en feuilles supplémentaires, d'un *Historique politique et militaire de la guerre du Danemark en 1864*, qui formera un beau volume grand in-8°, avec une carte, et qui sera adressé à tous nos abonnés moyennant un supplément de 2 francs. Ceux d'entre eux qui ne voudront pas le recevoir n'auront qu'à nous retourner cette première feuille.

LE GÉNÉRAL JOMINI ET LE GÉNÉRAL TOLL.

Réponse à la *Schweizerische Militär-Zeitung*.

La *Schweizerische Militär-Zeitung* a publié ce printemps des articles posthumes de feu le colonel Wieland, renfermant une traduction résumée de notre esquisse de la carrière et des écrits du général Jomini (¹), accompagnée de critiques que nous ne pouvons laisser sans réponse.

(¹) *Le général Jomini, sa vie et ses écrits. Esquisse biographique et stratégique*, par F. Lecomte, major fédéral suisse. Paris; Tanera éditeur. Lausanne; Corbaz et Rouiller fils, 1861. — 1 vol. in-8°, avec atlas in-folio.

Sans nous arrêter aux points qui nous sont personnels et qu'une tombe fraîchement ouverte a écartés d'un débat utile, nous nous attacherons aux faits qui peuvent avoir quelqu'intérêt historique.

Notre critique s'élève contre la manière dont nous avons esquissé les événements de 1813 et 1814. Il prétend que nous y rabaissons trop certains personnages et y exagérons les services de Jomini ; mais il ne dit ni en quoi ni comment nous méritons ces reproches. Au lieu de préciser quelque chose à l'appui de son opinion, il nous renvoie tout simplement à des jugements qu'il estime plus compétents que les nôtres, à ceux d'un lourd ouvrage intitulé : « Mémoires du général Toll, par Bernhardi, » qu'il recommande vivement à ses lecteurs et dont il cite textuellement quelques passages des plus malveillants contre le général Jomini.

Si nous avions à juger ici ce chef-d'œuvre de biographie allemande, ces quatre gros volumes de compilations de toutes sortes, dont le héros est totalement étranger à plus de la moitié des belles choses racontées à son occasion, les citations ne nous manqueraient pas pour en signaler les erreurs, les contradictions et l'outrecuidance. Nous aborderons cette tâche un peu plus tard, et croirons faire en cela une œuvre utile sinon agréable. Mais pour le moment nous nous bornerons à quelques observations sur la citation produite par la feuille de Bâle. Ces lignes, extraites du 3^{me} volume, comprennent quatre griefs principaux, à savoir :

1^o S'il fallait en croire Toll ou plutôt son panégyriste, le général Jomini avait été reçu à bras ouverts en 1813 par les généraux alliés, qui fondaient sur lui les plus belles espérances. S'il eut à se plaindre d'eux, il le dut à la roideur de son caractère, à ses procédés et à ses prétentions ;

2^o Le général Jomini était un habile stratège, mais manquait de coup-d'œil pour l'évaluation des troupes en marche ou en position ;

3^o Il n'avait point les connaissances requises pour un officier d'état-major ;

4^o Il ne connaissait ni les choses de la guerre, ni la tactique.

Certes il fallait au panégyriste de Toll une grande dose d'impudence et d'astuce pour oser imprimer sur un homme aussi universellement apprécié que Jomini de pareilles calomnies et à notre collègue de Bâle non moins de crédulité ou de démangeaison de critique pour prendre plaisir à les reproduire comme échantillon recommandant le reste de l'œuvre. Nous allons répondre point par point à ces quatre accusations :

1^o Arrivé le 16 août à Prague, le général Jomini y reçut à la vérité l'accueil bienveillant de l'empereur Alexandre auquel il avait

droit de s'attendre, puisque ce monarque l'avait appelé trois fois à lui dans les années 1807 et 1810.

Mais il en fut bien autrement des généraux autrichiens et surtout du général russe Toll. L'empereur ayant communiqué à Jomini le plan de campagne arrêté à Trachenberg, celui-ci, sans même avoir une carte sous les yeux, en démontre les fautes et les dangers. Le monarque en fut frappé au point qu'il envoya aussitôt le prince Volkonsky avec Jomini à Melnitz, où se trouvait le prince de Schwartzenberg, pour démontrer au généralissime et à ses deux conseillers la nécessité de modifier l'étrange projet de marche sur Leipzig, en abandonnant toutes communications avec la Bohême, base capitale des alliés. — Le prince de Schwartzenberg, que le général avait connu à Paris, alors qu'il y était ambassadeur, et qui était très bienveillant pour lui, fut facilement convaincu qu'il avait raison. Le chef d'état-major Radetzky, qui était d'un naturel sec et froid, avoua néanmoins que sans se préoccuper des autres armées, qui ne regardaient pas ses attributions, il sentait la difficulté de dépasser Dresde, où l'on croyait Napoléon avec le gros de ses forces. Jomini et Volkonsky vinrent rejoindre l'empereur à Jungferteinitz, où eut lieu, le 19, une grande parade et où Jomini soumit à l'empereur l'urgence de convenir avec Blucher et Bernadotte de ce que leurs deux armées auraient à faire dans le cas où Napoléon s'emparerait des communications avec la Bohême ; il rédigea aussi pour ces généraux deux instructions que l'empereur soumit à Moreau, et celui-ci fit des éloges de ce travail qui valurent à Jomini les plus vifs remerciements et les plus belles promesses.

Le 22, les trois souverains réunis à Commotau décidèrent officiellement que le plan serait modifié et les propositions de Jomini adoptées. Ce sont là des faits mieux acquis à l'histoire que les prétendus jugements de Toll.

Dans les discussions qui s'élevèrent au sujet de l'invasion de la Saxe, en franchissant les montagnes de l'Erzgebirg, Jomini représenta à l'empereur que se trouvant isolé et sans fonctions, il lui était fort difficile de juger les affaires et de donner des conseils utiles pour lesquels il fallait être à la chancellerie d'état-major, où aboutissaient tous les rapports et toutes les opérations. Cette observation, appuyée par Moreau, qui sentait lui-même les inconvénients de cet isolement, détermina l'empereur à charger le prince Volkonsky et le comte de Nesselrode de s'entendre avec le prince de Schwartzenberg et M. de Metternich pour faire attacher officiellement le général Jomini à l'état-major du prince, *pour discuter au nom de Sa Majesté les projets de dispositions journalières*, ce qui abrégeait et simplifiait les affaires, tout

en mettant Jomini en état de rendre des services plus sûrs. Le général-major Toll lui fut adjoint, vu la nécessité d'avoir un officier russe pour les rapports avec l'armée de Barclay. Ce fut le 23, à Sayda, que l'empereur annonça cette nouvelle à Jomini, en l'engageant d'aller sans délai chez le généralissime afin de lui demander la *disposition* pour le 24, jour décisif où l'on pouvait s'attendre à la première rencontre avec l'armée de Napoléon, encore supposée autour de Dresde. Le général Jomini se hâta de se rendre chez le prince de Schwartzenberg, qui avait reçu l'avis officiel de l'arrangement susmentionné et en parut très satisfait. Mais le maréchal n'avait pas encore reçu *la disposition*, et engagea Jomini, vu la gravité des circonstances, d'aller de sa part la demander à Radetzki. Dans une petite ville, trois quartiers-généraux sont rapprochés ; le général Jomini n'eut pas grand chemin à faire pour se rendre chez le chef d'état-major, auquel il soumit la demande de l'empereur et celle du maréchal. Les deux généraux ne s'étaient pas revus depuis la courte entrevue de Melnitz, et Jomini dut être singulièrement surpris quand Radetzki lui répondit d'un ton sec et presque grossier : « Je ne sais rien de tout ce que vous me dites là, je ne connais que le prince de Schwartzenberg ; il ne m'a rien écrit et je ne puis rien vous donner. » Jomini lui répondit « qu'il n'ignorait point qu'il était lieutenant-général attaché personnellement à l'empereur Alexandre et qu'il devait le croire quand il venait non-seulement de la part de ce souverain, mais aussi de celle du prince-généralissime. » La réplique, aussi aimable que la première, en amena une autre, puis une contre-réplique qui ne laissait à Jomini d'autre parti à prendre que d'aller rendre compte à l'empereur de cette étrange réception, aussi injurieuse pour le souverain que pour Jomini lui-même.

Voilà la charmante réception que, selon M. Bernhardi, MM. les officiers d'état-major alliés étaient disposés à faire au général Jomini, qui leur portait ombrage. Nous pouvons ajouter que Radetzki étant entré dans sa chancellerie pour communiquer la demande du général à Languenau, celui-ci lui dit avec vivacité : « *Il faut enterrer ce Jomini, sinon on lui attribuera tout ce que nous ferons de bien.* » Le général Wagner, alors major autrichien et attaché à cette chancellerie, a attesté ce fait, qui fut du reste confirmé par toute la conduite ultérieure de ces Messieurs.

L'empereur Alexandre, au lieu de prendre le parti de son délégué, l'engagea à se réconcilier. Jomini se rendit à cet effet près du maréchal et convint avec lui qu'on lui ferait son logement à proximité du sien et qu'on l'appellerait à la rédaction des dispositions journalières ; mais il n'en fut rien fait. Languenau, fidèle à son programme d'en-

terrement, comprit qu'il suffirait à la responsabilité du prince d'appeler un des deux généraux désignés par l'empereur et que Toll, peu connu jusqu'alors et de plus allemand, ne les éclipserait jamais. Depuis la scène de Sayda, Jomini ne fut jamais appelé à cette chancellerie, où tant de choses bizarres furent élaborées ; il se borna à donner ses avis à l'empereur.

Pour compléter ce tableau de la singulière bienveillance que l'on avait pour le général, nous citerons un autre fait : Après la rude bataille et la plus rude retraite de Dresde, dont tous les acteurs furent inondés d'une pluie battante et froide qui causa de nombreux refroidissements (entr'autres à Napoléon), le général Jomini était revenu malade à Töplitz. Une bronchite et une toux violente le forçaient à garder la casquette militaire sur la tête. Un jour, venu chez le prince Wolkonsky, il s'était excusé de cette liberté en saluant les présents. Le général Toll, qui survint, se permit d'exprimer un blâme fort déplacé auquel Jomini devait répondre sous peine de couardise ; il fit observer à M. Toll qu'il n'était probablement pas chargé de la police du salon du prince, mais qu'en tout cas, il n'avait nul besoin de ses leçons. Il en résulta un conflit qui amena un rendez-vous pour le soir. Le prince Galitzine et le comte Stanislas Potocki, aides-de-camp de l'empereur, devaient être témoins. Une heure après, le prince Wolkonsky invita Jomini à se rendre chez lui et lui fit savoir que l'empereur demandait instamment que le duel n'eût pas lieu, vu la nécessité de conserver les services précieux des deux rivaux et les invitait à une sincère réconciliation. Jomini répondit que la faute n'en était pas à lui, et qu'il était d'autant plus blessé du procédé de l'ingrat général, que la veille même il faisait un grand éloge de sa personne à l'empereur. À ces mots, Toll, caché derrière un paravent pour attendre l'effet de la communication, en sortit vivement et se jeta dans les bras du général Jomini en le remerciant. Cette scène pouvait servir de pendant à celle de Sayda, du moins quant aux motifs qui l'inspiraient. Du reste, excepté le général Toll, Jomini n'eut à se plaindre d'aucun de ses collègues russes, et parmi les Prussiens il n'eut de griefs que bien longtemps après la guerre, contre les perfides insinuations des mémoires de Muffling, que nous avons fait aussi connaître.

Voilà un long article sur un seul chef d'accusation ! Mais on conviendra qu'il était nécessaire pour éclairer les lecteurs de Bernhardi sur l'origine et la valeur de ses dénigrements.

2^o Le général Jomini, à en croire Toll, ne savait pas calculer le nombre des troupes en marche ou en position ; insinuation calom-

nieuse, car jamais Toll n'avait été témoin d'une seule appréciation semblable, ni en marche, ni en position. A Dresde, Jomini ne pouvait savoir ce qui se passait à la gauche, lancée au-delà du grand ravin de Plauen ; mais il avait parfaitement apprécié les situations au centre et à la droite. Dans les marches à travers les défilés, le plus habile, placé à la tête, au centre ou à la queue d'une colonne, serait incapable d'en juger la force, et pour une colonne ennemie vue de loin, on ne peut jamais juger de sa profondeur.

Il est connu qu'à Leipzig le général Jomini jugea bien des forces des deux partis, soit sur le clocher de Gautsch, soit près de Wachau, dans la grande charge de Latour-Maubourg. Jamais Toll, que nous sachions, n'a vu aussi clair sur un champ de bataille.

3^e Bernhardi prétend que Jomini n'avait pas les connaissances requises pour un officier d'état-major ! C'est pour le moins une impertinence, car au dire du maréchal Ney, de Moreau, du ministre de la guerre Clarke et de Berthier lui-même, Jomini passait pour un parfait chef d'état-major. Et en 1813, deux mois seulement avant qu'il fit la connaissance de Toll, le ministre de la guerre lui écrivait que ses travaux et ses rapports allaient être proposés comme modèles.

Il y a dans un état-major des leveurs de terrain, des topographes, des dessinateurs et des militaires. Toll, si nous ne nous trompons, avait été élevé au corps des cadets et avait appris la topographie, qui certes n'est pas la guerre ! C'est un talent utile, mais nullement indispensable. Napoléon, Moreau, Dessolets, Souvarof et l'archiduc Charles n'étaient ni topographes ni en état de soutenir ce qu'on appelle aujourd'hui un examen d'école d'état-major.

4^e Quant à ce que Bernhardi nomme *la connaissance des choses réelles de la guerre*, il serait curieux de savoir ce qu'il entend par là. La guerre se compose, nous croyons, de *marches*, de *combats* ou de *séjours* ; ajoutons même de *retraites*, bien qu'elles rentrent dans les combats ou les marches. Il est bizarre que le panégyriste de M. Toll qui n'avait pas fait grands exploits avant 1812, prétende que Jomini, d'abord aide-de-camp du maréchal Ney, puis deux fois son chef d'état-major, ayant guerroyé en Souabe, en Autriche, en Pologne, en Tyrol, en Prusse et en Espagne avec un des généraux les plus belliqueux de ce siècle, n'ait rien su des choses réelles de la guerre. Oh ! Basiles, calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose, et c'est la goutte d'eau répétée qui creuse le rocher.

Nous avons encore à parler de l'ignorance de la tactique. Il y a trois espèces de tactique : celle des parades ou des manœuvres, la

tactique des combats, la grande tactique des batailles, et le général Jomini en savait certainement plus que M. Toll sur ces trois genres. Au camp de Boulogne, il avait travaillé avec le maréchal Ney à de grandes manœuvres de son invention, et prouvé que la tactique élémentaire (qui n'est au reste que l'application des ordonnances) lui était alors très familière. A Ulm, à Jena, à Eylau, à Bautzen, il avait suffisamment démontré que dans la petite comme dans la grande tactique, il était plus exercé que ses Aristarques.

Ces attaques de M. Bernhardi nous ont paru d'autant plus déplacées que dans les premières relations entre Jomini et Toll, ce dernier se faisait gloire d'être un disciple fervent des principes du général, et se vanta d'en avoir prêché l'application en 1812 à Drissa et à Taroutin. La jalousie et l'envie auraient pu faire excuser la scène ridicule de Töplitz ; mais après ces explications, tout homme de cœur jugera celui des deux généraux qui mérite le plus la sympathie de ses semblables. Toll, à ce que disent les personnes qui l'ont connu, était rusé, très habile à se parer des plumes du paon et des services des autres ; il avait un moment ébloui le général Jomini lui-même par l'emploi abondant de grands mots de stratégie ; il était un très bon quartier-maître dans une certaine sphère, mais dans les quatre gros volumes de compilations de M. Bernhardi, on le fait jouer au grand homme aux dépens de tous ses compétiteurs, et il est fâcheux que feu M. le colonel Wieland ait puisé ses opinions à des sources si peu sûres.

Notre critique de Bâle trouve mauvais que nous n'ayons pas blâmé quelques expressions un peu trop vives qui échappèrent à Jomini le 27 août, au moment où l'on apportait la déplorable disposition pour une retraite de plusieurs jours jusque derrière l'Eger. — Ces expressions n'ont peut-être pas été exactement rapportées en effet dans notre biographie. Mais elles étaient certes suffisamment justifiées par les circonstances du moment, et par les procédés des conseillers du prince de Schwartzenberg depuis Sayda ; ce n'est du reste pas à ces phrases que l'on peut attribuer la malveillance de ces messieurs pour le général, puisque déjà quatre jours avant qu'il ne les eût prononcées ils avaient résolu de l'enterrer (*man muss dieser Jomini begraben*).

Au reste M. Wieland n'a pas été si scrupuleux sur les expressions quand il applique l'épithète de « hinterlistig Fanariote » à l'empereur Alexandre.

Au nombre des absurdes calomnies dont les mémoires de Toll sont remplis et en sus de celles discutées plus haut, nous citerons encore ce qu'il dit de Jomini dans le récit de la bataille de Leipzig. Non-seu-

lement M. Toll s'attribue comme toujours l'honneur d'avoir fait modifier les dispositions fautives qu'il impute à son ami Languenau (en daignant avouer toutefois que Jomini contribua aussi à cette importante modification), mais il dit plus loin que depuis cette bataille le général ne prit aucune part aux opérations, *parce qu'on avait reconnu qu'il n'était pas employable à la guerre* (für Krieg unbrauchbar).

Nous laissons à tout militaire doué de quelque raison le soin de juger ce qu'il y a de sot et d'odieux dans une telle assertion de la part de ce même homme qui se glorifiait peu de mois auparavant d'être un disciple de Jomini, qui s'était jeté dans ses bras à Tœplitz par reconnaissance du bien que celui-ci avait dit de lui à l'empereur Alexandre. Tout le monde sait que le général Jomini quitta l'armée à Weymar, parce qu'il était convaincu qu'arrivés sur le Rhin les alliés seraient la paix ou franchiraient le fleuve pour marcher sur Paris. Dans cette hypothèse, il ne voulait pas prendre une part active à l'invasion d'un pays qu'il servait trois mois auparavant; *il le dit franchement à l'empereur, qui rendit justice à ce sentiment honorable.* Si M. Toll ignorait cette particularité, il aurait été moins loin de la vérité en disant que Jomini quitta l'armée parce qu'il était ennuyé d'être la victime des trois faiseurs qui, à Sayda, avaient juré de l'enterrer. Toutefois il est certain que la véritable cause de sa résolution, c'est que la guerre était terminée si les alliés voulaient se contenter de la délivrance de l'Allemagne, mais que si l'on voulait envahir la France, il ne lui convenait pas d'y prendre part, par la même raison qu'il avait évité en 1812 de prendre une part active à l'invasion des états de l'empereur Alexandre, qui l'avait nommé son aide-de-camp dès 1810. Ce ne fut que dans la retraite et depuis Smolensk qu'il participa aux opérations; il s'agissait alors du salut de l'armée et non de la conquête de la Russie.

Enfin, dernière objection, notre défunt collègue semble atténuer les services rendus par Jomini à la Suisse en 1813, et s'appuie à cet effet sur ce que l'empereur Alexandre avait consenti déjà à Francfort à la violation du pont de Bâle. On sait ce qui a été publié à ce sujet par Jomini dans sa lettre à l'historien Capefigue, mais il n'est peut-être pas inopportun de le rappeler ici. Il s'agissait de savoir ce que l'empereur répondrait aux députés suisses, au nombre desquels figurait le père du colonel Wieland. Le monarque chargea son aide-de-camp suisse de s'en expliquer avec M. de Metternich. Celui-ci prétendit que les alliés avaient tout droit de ne pas respecter la neutralité de Bâle, qui avait livré au mois d'avril passage à une division française; il déclarait que l'Autriche ne consentirait jamais à lancer ses armées au-delà du Rhin, au gros de l'hiver, sans avoir un pont fixe

à l'abri des glaces qui emportaient tous les ponts de bateaux. Jomini représenta que si le cas d'une retraite se produisait pendant que les armées alliées agiraient au-delà du Rhin, il serait temps alors de se servir de ce pont, mais que jusque-là il était de l'intérêt des alliés de ne pas envahir la Suisse. Le comte de Metternich se rendit chez l'empereur et au sortir de cette entrevue le monarque assura à Jomini que la neutralité de la Suisse serait respectée, et que si par urgence on se servait du pont de Bâle, on le traverserait sans s'y arrêter. C'était un droit de représailles pour un fait accompli, mais qui, du moins, sauait la neutralité des autres cantons. Telle était la très ferme intention de l'empereur. Ce qui provoqua l'invasion des Autrichiens est parfaitement connu, et, comme témoin, Jomini a été à même de s'assurer que l'empereur fut trompé aussi bien que son aide-de-camp suisse, qui, dès le 20 octobre, sollicitait à Leipzig le respect de l'indépendance suisse et le maintien de celle de son canton de Vaud.

En somme, ceux qui connaissent le caractère du général diront qu'on l'a étrangement méconnu, car, bien différent de ses envieux, il n'a jamais nié le vrai mérite et a rendu justice même à ses détracteurs. Il était vif et susceptible ; il s'est trouvé dans des situations personnelles déplorables ; mais le principal but de toutes ses actions fut un amour passionné pour les grandes combinaisons stratégiques et tactiques qui couvrent de gloire les généraux assez heureux pour avoir l'occasion de les mettre en pratique. Si sa fortune le lui avait permis, il aurait fait la guerre en volontaire et sans grades, auprès d'un grand capitaine ou d'un souverain qui eût franchement reconnu ses services. S'il se sentit blessé par divers refus, c'est parce qu'il n'avait pas cette position de confiance intime qu'il eût ambitionnée, et que ces refus étaient blessants par comparaison avec les faveurs dont on couvrait non-seulement des services moins réels, mais même de grosses fautes. Deux mots de l'empereur Napoléon après Bautzen ou de l'empereur Alexandre après Culm, Dresde et Leipzig lui eussent paru préférables à tous les grades et cordons possibles ; il l'a prouvé en maintes occasions.

SOCIÉTÉ MILITAIRE FÉDÉRALE.

La réunion annuelle de 1864 a eu lieu à Fribourg, les 20, 21 et 22 août, conformément au programme que nous en avions publié. Ce que le programme toutefois n'a pu prédire et que rien ne saurait